

NOTRE HOMÈRE
STRATÉGIES D'APPROPRIATION
DES POÈMES HOMÉRIQUES
(FRANCE, XVI^e-XXI^e SIÈCLE)

**Dirigé par Christiane DELOINCE-LOUETTE
et Agathe SALHA**

UGA Éditions
Université Grenoble Alpes
Grenoble

2021

« Notre » Homère

Au commencement, il y a, pour beaucoup d'entre nous, l'ignorance du grec, une ignorance congénitale pour ainsi dire, impossible à combler à cause d'une « différence considérable de tradition¹ » mais qui explique en partie la fascination pour « les singularités éblouissantes² » de cette langue. Ignorance du grec, ignorance d'Homère, le premier poète en cette langue, c'est-à-dire tout à la fois incapacité à lire/comprendre la langue grecque et incapacité à lire/comprendre les poèmes homériques... mais aussi ignorance du contexte exact de la création/rédaction de ces poèmes, voire du monde dans lequel ils ont été créés. Ignorance, mais fascination pour l'œuvre à l'origine, à la source de notre littérature, œuvre dont on suppose – l'Antiquité le dit – qu'elle est belle entre toutes³. C'est l'association combinée de l'ignorance et de la fascination qui justifie notre désir jamais comblé d'appropriation.

Notre Homère : un tel titre suppose dans un même élan le geste d'appropriation et son succès – l'appropriation assumée, aboutie. Mais appropriation de quoi exactement ? Si Homère est pour nous « l'assembleur » et « l'immortel », le statut de son œuvre dans le

1. V. Woolf, « De l'ignorance du grec », *Essais choisis*, éd. et trad. de C. Bernard, Paris, Gallimard, coll. « folio classique », 2015, p. 253.

2. B. Cassin, *Éloge de la traduction. Complicquer l'universel*, Paris, Fayard, 2016, p. 18.

3. « [...] car je suppose, comme on le doit sur le témoignage de la Grèce florissante, que les tours et les termes d'Homère sont presque toujours les plus beaux de sa langue [...] » dit Houdar de La Motte dans son *Discours sur Homère (L'Iliade. Poème. Avec un discours sur Homère*, Paris, Grégoire Dupuis, 1714).

patrimoine littéraire français reste mal défini⁴. Il y a longtemps que nous avons adopté-adapté l'*Illiade* et l'*Odyssée*, que nous avons cherché à rapprocher de nous leur étrangeté – celle de la langue grecque et du monde grec antique –, que nous avons cherché à faire en sorte qu'elle nous convienne, que nous puissions la revêtir comme un vêtement qui nous va, malgré les transformations nécessaires qu'entraînent les changements de générations. L'échec est patent : Homère ne nous va jamais, il nous résiste, il faut à nouveau le réadapter – s'adapte-t-il seulement ? Cette résistance, nous le savons, est le propre de la grande œuvre.

Qui est *nous* ? Les lecteurs français au sens large, anciens et modernes, érudits et professeurs, gouvernants et mécènes, écrivains et artistes, élèves et étudiants, le public, le plus large possible, des cérémonies orales d'une Antiquité que nous aimerions parfois faire revivre mais que nous cherchons, le plus souvent, à utiliser, à moderniser, à disloquer pour lui faire entendre notre raison, nos émotions, nos désirs. Homère fascine ce *nous* mais a-t-il toujours provoqué cette admiration qu'on nous enseigne désormais à l'école ? Si nous cherchons à comprendre la fascination que son œuvre exerce, nous dirons qu'il s'agit d'abord d'une fascination pour le texte premier – Homère est « le premier et dernier des poètes » disait Montaigne –, mais aussi pour un texte dont nous avons appris à connaître les héros dès l'enfance – plus encore que La Fontaine, Homère est le poète de la littérature de jeunesse – ... peut-être aussi pour le texte sans auteur : Homère n'existe pas mais l'*Illiade* et l'*Odyssée* existent, offerts au public, poèmes de public et non poèmes d'auteur. Tout est donc permis avec Homère...

Ce livre n'est pas une histoire de la réception d'Homère en France, mais une exploration des moyens que les Français (essentiellement) ont mis en œuvre pour faire d'Homère un auteur patrimonial, au risque du dévoiement, ou de l'écart, qu'on estimera ici appropriation créatrice. Les Français... puisqu'ils sont les premiers, à la Renaissance, à introduire Homère dans leur langue et qu'il s'agit ici de circonscrire un

4. Voir la récente « biographie » d'Homère par P. Judet de La Combe (*Homère*, Paris, Gallimard, coll. « folio biographies », 2017). « L'Immortel » est le titre de la nouvelle que Borgès consacre à Homère (*L'Aleph*, traduit de l'espagnol par R. Caillois et R. L.-F. Durand, Paris, Gallimard, 1967).

champ d'étude cohérent et susceptible d'être exploré sur une longue durée. Appropriation créatrice, ce qui suppose d'adopter le point de vue de lecteurs plus ou moins savants – les écrivains et traducteurs sont aussi des lecteurs – ou plus ou moins ignorants, au risque non tant de l'irrévérence que du contresens⁵. Nous faisons donc résolument le choix de l'impur, de la compromission, plus que celui du respect ou de la fidélité. Ce qui nous intéresse, c'est la vulgarisation d'Homère, à tous les sens du terme, du plus noble – le transfert dans la langue vulgaire, ici le français – au plus péjoratif – la chute du piédestal – en passant par l'adaptation à un public pluriel : vulgariser, c'est rendre accessible au plus grand nombre⁶. Nous faisons le pari que les diverses appropriations des textes homériques dans cette perspective peuvent être considérées comme des enrichissements, peuvent donner naissance à d'autres œuvres, qu'il ne s'agit donc pas seulement de *tra-duire* d'une langue à l'autre, mais de faire « nôtre ». En ce sens, le possessif ne renvoie pas à une perspective étroitement nationale, mais au domaine linguistique ici privilégié.

À l'heure où les traductions et adaptations d'Homère se multiplient, où auteurs et autrices continuent d'y puiser matière à d'autres œuvres, nous avons voulu examiner non pas ce qu'Homère avait pu ou pouvait encore nous apprendre, mais ce que nous avons voulu et voulons encore lui faire dire.

Le geste d'appropriation. Ses origines. Son histoire

Notre culture contemporaine assume à l'égard d'Homère et de son œuvre une posture d'admiration obligée qui repose sur deux raisons communément admises : d'une part, c'est le monument,

5. Contresens que nous ne relèverons pas ! Nous adoptons donc le point de vue inverse de celui de Noémi Hepp (*Homère en France au XVIII^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1968).

6. Vulgarisation donc, plutôt que « popularisation » (calqué sur l'anglais qui parle de « *popularizing translation* »), comme le conseille A. Berman, *La Traduction et la Lettre ou l'auberge du lointain* [1985], Paris, Seuil, 1999, p. 72-73.

« l'aérolithe⁷ » ; d'autre part, c'est la racine première (ou la source) de notre culture⁸. Or, cette posture n'a rien d'évident, et la prise en compte d'une période longue, du XVI^e siècle – où la Renaissance redécouvre les poèmes homériques – à nos jours, montre au contraire qu'elle a été construite, lentement et sagement, contre la culture dominante, essentiellement latine et souvent méfiante à l'égard d'un poète dont les héros ne correspondaient pas toujours à l'idéal de la « civilisation des mœurs » qui s'installait.

Situons donc d'emblée Homère dans ce double mouvement : fascination pour le poème premier, source de tous les autres dans ce monde de l'Ancien Régime où les belles lettres se développent par la pratique de l'imitation, incompréhension devant un monde dont les règles et les valeurs, y compris poétiques, sont perçues comme étrangères et étranges. La distance, et la conscience de la distance, vont s'avérer fécondes dans un contexte où la langue française est pressée de s'illustrer et de s'enrichir, si possible en s'appropriant l'Autre radical qu'est la Grèce antique : une appropriation qui se fait par la langue, par l'imitation, par l'insertion (forcée ?) dans une culture.

Homère et la langue grecque : une situation paradoxale

La conscience de cette ignorance apparaît à la Renaissance. La France, soucieuse de s'inscrire dans une histoire de la culture qui remonte à l'Antiquité, manifeste une volonté politique de s'approprier la langue grecque et son premier poète, Homère, malgré les réticences, vite explicites, des théoriciens de la poésie.

Construire une filiation

Pour les humanistes de la Renaissance, Homère est une frustration. Dans l'Italie du Trecento, Pétrarque se désespère deux fois : la première, devant le manuscrit grec de l'*Iliade* qu'il ne peut lire, la deuxième, devant la première traduction latine du poème par Léonce Pilate qu'il

7. J. Schlanger, *La Mémoire des œuvres* [1992], Paris, Verdier, 2008, p. 88.

8. P. Judet de La Combe, *L'Avenir des Anciens. Oser lire les Grecs et les Latins*, Paris, Albin Michel, 2016, p. 31.